

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1852 \(1er juin-13 novembre\) : Guizot historien, liberté de ton et d'analyse](#)[Item](#)[Val-Richer, Dimanche 8 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Dimanche 8 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Circulation épistolaire](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Histoire \(Angleterre\)](#), [Mort](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1852-08-08

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3292, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 15

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Dimanche 8 Août 1852

Je rentre dans nos habitudes ; je ne numérote plus. C'est un petit travail de chaque

matin.

La translation à Brompton est un triste symptôme. On envoie là les [?] dont on n'espère plus grand chose, et qui ne sont pas assez forts ou assez riches pour être transportés à Pise où à Madère. On dit que l'air y est plus doux, et plus égal que dans Londres. Il y a un bal hôpital for consumption.

Pauvre Fanny ! Je suis toujours plus touché de la mort de ceux qui sont jeunes, et qui n'ont pas connu les douceurs de la vie.

Un de mes amis dont vous connaissez le nom, M. Moulin m'écrit : " Mon avis a toujours été et est qu'il ne faut pas abandonner les fonctions de représentation locale quand elles sont gratuites, électives et qu'on peut les conserver ou les obtenir sans trop d'effort."

J'aurais vivement mécontenté par la conduite contraire mon vieux canton de La Tour d'Auvergne que je retrouve fidèle à toutes mes fortunes aujourd'hui comme après 1848, et qui va probablement me réduire à la presque unanimité. J'ai compris d'abord les instructions de Venise comme moyen de modérer l'ardeur du parti légitimiste à se porter vers les fonctions publiques dont il a été si longtemps privé, mais je ne m'explique pas l'insistance avec laquelle, on vient de les reproduire à la veille des élections des conseils généraux. En Auvergne, elles n'ont reçu, elles ne reçoivent aucune exécution ; pas un légitimiste ne s'est retiré ; tous les légitimistes de nos conseils électifs vont y rentrer. Comme nous ne sommes pas un pays de grande propriété, le parti ne peut avoir influencé que par le patronage des intérêts locaux ; il perd toute autorité, toute importance s'il se retire sous sa tente, et sa retraite inspire plus de sarcasmes que de regrets.

Je suis bien aise que Cromwell vous amuse. Je vous en envoie sous bande un exemplaire. Cela a été inséré dans la Revue contemporaine, et ne se vend point séparément. On m'écrit que cela fait quelque bruit à Paris, et j'en juge par la fureur avec laquelle Emile Girardin l'attaque dans la Presse. Les amis du Président, ont tort de s'en fâcher. Cela n'a été écrit, ni pour lui, ni contre lui. J'ai pensé à son oncle en l'écrivant, à lui pas du tout. Il est vrai que l'allusion subsiste à la seconde génération, et que la conclusion est que Cromwell fit bien de ne pas se faire Roi. Si j'étais l'un des conseillers du Président, je lui conseillerais de faire comme Cromwell, qui mourut dans son lit, à Whitehall tranquille, et puissant. Mon conseil déplairait probablement, ce qui n'empêcherait pas qu'il ne fût bon.

Adieu. Je passe mon temps à me promener et à causer avec mes Anglais qui ont l'air de se plaire ici. Ils me quittent, le 15, et je pars le même jour pour aller près de Caen marier M. de Blagny. Je rentrerai chez moi le 13 pour n'en plus bouger. Adieu, adieu.

J'espère que la lettre de ce matin me dira que vous avez marché.

11 heures

Malgré votre lettre, j'adresse encore à Dieppe, Pour vous, je crois que vous serez mieux à Paris d'autant que les chaleurs de l'été me semblent passées. Adieu, Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Dimanche 8 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1852-08-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 8 août 1852

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationDieppe

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 09/09/2022 Dernière modification le 18/01/2024

autre dragon. Et puis a
peu, tout la conversation
avouée. J' regrette de
partir longtemps et adieu.
La conversation aurait
eu davantage intérêt
j'ai un peu moins d'
espoir aujourd'hui et
je suis fatigué.

Voilà dans Thiers et
tout le reste civil rappelé.
Perriey avec l'anecdote
par dit. Si j'y le revoye
je lui en parlerai certainement.
Adieu, adieu.

Paris dimanche 3 octobre 1832

Je rentre dans ma habitude,
je ne marche plus. C'est un petit bœuf
de chaque matin.

La translation à Wrentham est en toute
simplicité. On emporte l'âne malade,
dans un trapèze plus grand' chose, et qui
ne tient pas assez facile ou assez riche
pour être transporté à cheval ou à cheval.
On dit que faire ça ne gêne donc ce plus
que dans l'autre. Il y a un tel
hôpital pour consommation pauvre dans l'île !
Je suis toujours plus touché de la mort
de ceux qui sont jeunes et qui n'ont pas
connue la douceur de la vie.

Un de mes amis, dont vous connaissez
le nom, M^e Martin mort, a bien aimé la
langue de et est fait né, au moins
abandonner la fonction de représentation
sociale quand elle s'est pratiquée, évidemment
et qu'en tout le conservé sur les abords
sans trop d'effort. Il avait vivement
malentendu par la conduite l'autre jour
l'usage courant de la langue française que

je resterai fidèle à toute ma fonction dans la Province, les amis du Président ont tout
signé depuis l'année après 1848, et qui en reste, de leur faction, cela n'a été ni pour les
éléments ou parties à la paix que cunimilli, ni contre lui. J'ai pensé à leur envie ou
leur compréhension d'abord la instruction de Venise l'aurait, à lui par du moins, fait croire
que ce moyen de modérer l'ardeur du parti que l'allusion subtile de la dernière phrase
sugérée n'est à la partie vers les fonctions publiques, mais si que la conciliation est que l'ensemble
peut il a été si longtemps pourvu; mais je ne fit bien de ne pas le faire alors. Si j'avais
réagis plus par l'instruction aux partis ou l'un des conseils du Président j'aurais
veut de le reproduire à la veille de l'élection, conseillerais le faire comme Bonapart qui
de toute générale, la paix que, elle, n'eût rien dans l'an 1848 à l'heure où l'Assemblée
sous elle ne rejettaient aucune resolution; et pourtant leur conseil déplairait probable-
ment, ce qui démontre bien que j'aurais fait mal ne
suggeré n'est de ces conseils, si c'est tout y fait bon.

rentre, comme nous ne sommes pas au pays. Ainsi, je passe mon temps à me promener
de grande propriété, le parti ne peut avoir de la cause avec moi, lorsque qui que soit l'as-
semblée que sur le patrouillage des intérêts de la plaine ici. Je me quitte le 11 a.s.
lorsque, il prend toute liberté, toute importance, pour le même jour pour aller voir de l'autre
côté de notre île, de toute, et de toute la partie plus de l'Assemblée que de ce qu'il
s'agit que de l'Assemblée que de ce qu'il

Le suis bien sûr que Bonapart viendra. Je vous en avoue sans honte ou
complaisance, cela a été intérêt dans la
Rousse contemporaine et nous avons point d'opposition. On me voit que cela fut quelque
chose à Paris, et j'en prie par la force
des langues aussi bizarres l'Assemblée

de la plaine ici. Il me quitte le 11 a.s.
pour le même jour pour aller voir de l'autre
côté de notre île, Blagnac. Je reviens chez moi
le 13 pour deux jours, bouge, Ainsi, Ainsi,
j'espère que la lettre de ce matin me sera
que vous avez recueilli.

11 hours

Malgard votre lettre j'adore comme à Dijon.
Pour vous, je vous que vous êtes mieux à
Paris. D'autant que le résultat de cette mi-
semblée pour moi, bien Ainsi,